

Une Statue du Général Le Flô.

Dans les premiers jours d'octobre sera inaugurée, à Lescage, la statue du général Le Flô en souvenir des services que rendit à la France l'éminent soldat qui fut aussi un diplomate de tout premier ordre.

Ce monument, d'une très large envergure, est dû au sculpteur Godebski, de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg. Le général est debout, dans une attitude martiale; il a la main gauche appuyée sur le pommeau de son sabre, sur le bras droit, il porte son manteau. Le bas-relief de la face principale représente l'entrée du général Le Flô avec l'empereur de Russie, pour prier ce monarque d'intervenir en faveur de la France, menacée par l'Allemagne.

Au-dessus du bas-relief on lit en lettres d'or le télégramme suivant, qui fut adressé par le duc Decazes, ministre des affaires étrangères d'alors, au général Le Flô :

Recevez tous mes remerciements, car si l'empereur Alexandre et le prince Gortchakoff viennent de se créer des droits éclatants et incontestés à la reconnaissance de la France, s'ils ont été à Berlin ce qu'ils ont promis d'être, cette attitude est votre œuvre.

UNE LETTRE DE WAGNER

Voici, en respectant sa syntaxe naïve, une lettre de Richard Wagner qui témoigne que le grand musicien ne savait le français que d'une façon très imparfaite. On en a, du reste, un grand nombre d'autres preuves. Mais cette demi-ignorance ne l'empêchait pas de prendre beaucoup de plaisir à parler notre langue et à risquer même des calembours français. «Le calambour, a dit Victor Hugo, est la fleur de l'esprit qui vole.» Le vol de Richard Wagner était assez sublime pour lui permettre quelques licences. Or, un jour l'auteur de Lohengrin, réfugié alors à Triebeschen, sur le lac des Quatre-Cantons, reçut la visite de Villiers de l'Isle-Adam et de quelques-uns de ses amis. Il leur fit le charmant accueil qu'il réservait à tous les wagnériens français, et il les retint à déjeuner. Les convives étaient à peine à table que Wagner, les regardant avec un bon sourire, courtois, affable et flatteur, leur montra une superbe truite saumonée qui reposait dans un plat d'argent, sur un lit de persil : «Gombadriode!» dit-il. Les convives, étonnés et muets, l'interrogeaient des yeux. «Gombadriode! répéta Wagner... Druide... brétre gaulois!... et le musicien s'esclaffait d'un rire inextinguible, tandis que ses invités, venaient à en pélerina, songeaient que les dieux différent bien de l'image que s'en font leurs fidèles.

La sépulture d'une grande artiste.

On vient enfin de découvrir le lieu certain de la sépulture d'Adrienne Lecouvreur, au sujet de laquelle on avait récemment signalé l'incertitude des recherches.

Mise en liberté de prisonniers cubains.

Washington, 11 septembre.—Senior Quesada est informé que neuf autres prisonniers cubains ont été relâchés de la prison militaire de Cadix.

LE MATIN

—DE— BRUMAIRE. — SOUVENIRS.

... Il n'était bruit que d'un grand événement près d'éclater et qui sauverait la France du régime des avocats et des «pou-ris». Chaque jour ceux qui détenaient le pouvoir malgré le vœu de la nation et l'impatience générale des militaires, s'efforçaient d'inquiéter les esprits par l'annonce de quelque complot découvert contre la liberté; on citait des noms, on indiquait des heures; on marquait des lieux et ce n'était que les fantômes de la peur ou les épouvantes de l'ambition mensongère.

Mais une conjuration se formait qui devait triompher de toutes les brigues et par la seule énergie de son action renverser tous les vains obstacles; c'était celle des modérés, des hommes avides de repos et de direction sage, craignant la fureur des partis, aussi bien des feuillants que des jacobins, voulant à tout prix un changement aux maux que subissait le pays et son relèvement devant les attaques de l'étranger.

Dans ma paisible maison du village de Grenelle, au sein de la joie que je goûtais près d'Alémie, les spéculations avides de la politique, les passions décolorées que peut inspirer la cupidité du pouvoir ne venaient pas troubler ma quiétude et fébriler de leur souffle empoisonné la fleur de notre tendresse commune; Paris, d'ailleurs, lorsque nous délaissions notre solitude pour son agitation, ne redifait point les préoccupations du moment, il était l'image de la galeté et des plaisirs.

Le 17 brumaire, au soir, on vint m'avertir qu'un mameluk demandait à me parler de la part du général Bonaparte. Son cheval devant ma porte, tenu en bride par un fellah, fouillait du pied la terre et secouait sa tête fine et ardente. Je reconnus un étalon du Nedj; étonnant un soupir au souvenir de Caleb, mon fidèle courlier que j'avais dû abandonner sur la plage africaine, je descendis pour recevoir l'ordre qui m'était sans doute apporté, mais le mameluk de ce nom me dit deux mots qui me firent pâlir en me montrant une montre qui m'attendait; je me retournai pour recevoir l'annonce dans mes bras. Cette épouse fidèle et tendre avait compris que l'heure du danger avait sonné; elle ne tentait point de me retenir, mais je sentis dans le baiser brûlant que nous échangeâmes tout l'amour et tous les émois de son cœur.

Serrant une dernière fois dans mes bras cette moitié chérie, je la remis aux soins d'une servante, compagne de son enfance et qui avait guidé ses premiers pas, et je m'élançai à la suite de l'oriental déjà disparu sur la route sombre.

—Où me mènes-tu ? lui criai-je en le dépassant. —Aux Tuileries, répondit-il, poussant devant lui son cheval qui se cabrait sous l'aiguillon de la douleur. A mesure que nous avançons, nous sentions comme un sord et profond murmure s'éveiller dans la ville endormie; aux barrières de Vaugirard nous avions déjà rencontré un régiment de dragons en tenue de campagne, maintenant aux détours des rues nous voyions parfois lair furtivement l'éclair d'une baïonnette, le clair d'un shako, nous enten-

—Je crois bien qu'il était en train d'installer une nouvelle machine à battre, une manigance épouvante quoi ! Vous devriez aller voir ce maître Dallebois; ça pourrait bien vous servir à l'occasion. —J'y pensais déjà, répliqua le fermier qui avait son idée. —C'est égal, reprit un des assistants, d'un accent de mélan- çon assez habituel aux campagnards, c'est tout de même drôle qu'y soye parti comme ça, sans dire ni bonjour, ni bonsoir, c'est l'homme-là. —P'tête bien qu'y veut pas qu'on le connaisse, fit un autre. —C'est y qu'il a queque chose à cacher ? On ne sait jamais; c'est un étranger, quoi ! ajouta un troisième, je le connais point pour être du pays ou des environs. —C'est bon, on verra ça, n'en parlons plus, conclut le fermier perplexé, et dont la curiosité se surexcitait davantage, mais qui tenait avant tout à la dissimulation. —Alors, les enfants, à notre santé à tous, reprit-il, et chacun un grand merci, vous avez bien travaillé. Cette dernière phrase était un congé; tous se levèrent et trinquèrent une dernière fois. —Fais le serment, et tandis que les pompiers se préparaient à retourner à Blesmes, les ouvriers de la ferme reprenaient leurs occupations journalières, pendant

qu'ils retentir le bruit des canons des feux. Nous traversâmes d'un vol de nos courriers le pont de la Concorde et la grande place couverte des ombres de la nuit; nous nous trouvions enfin devant le palais des Anciens, antique demeure des Rois. Là régnaient le silence et la solitude de tout paraissait plongé dans le sommeil, cependant des lumières voilées que mon œil découvrit derrière la façade, un certain mouvement confus que je surpris me firent penser qu'il se tramait quelque chose de tout nouveau.

Mon cœur idolâtre de la liberté, le serment que j'avais fait à la Constitution, tout m'engageait à réfléchir, à peser l'importance des actes qu'on allait sans doute me dicter. Bonaparte méditait-il dans son cœur la restauration de la monarchie ? Allait-il fêter ses lauriers dans une aventure factieuse ? Mon admiration pour son génie allait-elle se changer en abhorration pour son crime ?

Le mameluk Ali avait disparu, j'étais seul au milieu du jardin; en ce moment mes regards s'abaissèrent sur ma montre, je remarquai la sœur qui l'inclinait, je sentis entre mes genoux son flanc haletant. —Tu ne saurais me pointer longtemps un jour de bataille, pensais-je; pauvre Caleb, qu'est-il devenu ? Et je donnais des regrets amers à mon courlier fidèle.

Pendant, une tardive aurore commençait à ronger les portes de l'Orient; les arbres, tout d'un coup, me parurent moins sombres, et le froid vif d'un matin gelé me fit frissonner. Soudain, par-dessus les toits en dôme du château, chassant devant lui dans un ciel pur les nuages informes de la nuit, le soleil apparut, bondit, s'élança triomphant dans sa carrière. Le voile des ténèbres se déchirait, me laissant voir l'immense jardin; les rayons, comme des fleches, se brisaient en dispersant de la clarté sur les marbres des statues, sur le miroir des eaux et plus loin sur des aciers de casques. Silencieusement, obscurément, les parterres s'étaient remplis de troupes.

Je sentis une main se poser sur le garrot de mon cheval et je tressaillai; Ali était devant moi; il tenait à la main un papier qu'il me remit. —Au général, me dit-il, de la part du député Carnot. J'enfonçai à regret les éperons au ventre de ma monture fatiguée, et je m'élançai vers la maison de la rue Chantierine par la place de Vendôme et les grands boulevards.

Ils étaient encombrés de cavaliers, d'officiers cavalcadant et couverts de leurs plus brillants uniformes. Sous le froid vif et gai, sous le soleil étincelant, les mouvements de ces soldats ivres de vie, le froissement de tous ces sabres dansant dans les fourreaux, le résonnement des fers des chevaux dansant sur les pavés formaient une ressemblance saisissante avec un jour de bataille. Je traversai au galop la rue du Mont-Blanc et la rue Chantierine; sur le perron de sa maison, trop petite pour contenir tous ceux qui étaient venus l'acclamer, Bonaparte se tenait, recevant avec une affabilité serene les officiers empressés de se rendre à son appel. Pendant la foule, je m'avançai, je lui tendis le pli confié par le mameluk.

Il s'en saisit et le lut à haute voix; c'était le décret des Anciens qui ordonnait la translation du Corps législatif à Saint-Cloud. Le général s'écria que la France pouvait compter sur lui et nous demanda s'il pouvait faire fonds sur notre appui; tous

—Où, ça t'étonne peut-être ? Eh ben, je vas te dire le fin mot; je m'en vas à la recherche de l'homme qui t'a sauvé, je veux savoir, quoi !... —Ah !... oui... ce monsieur !... Madeleine n'en dit pas davantage, mais sans pouvoir s'expliquer pourquoi, elle se sentit rougir soudain et se détourna pour dissimuler son embarras, et pendant que le fermier se rendait dans sa tête un projet qu'il allait bientôt mettre à exécution. La disparition subite du sauveur de sa fille l'intriguait au plus haut point. Avec la curiosité, naturelle en somme, des gens de la campagne dont la prudence est toujours en éveil, et qui redoutent par tradition et par instinct la venue ou l'ingérence des étrangers dans leurs intérieurs, il voulait absolument savoir qui était cet homme, ce qu'il faisait et d'où il venait. Sa fille lui avait raconté que l'inconnu avait refusé de déclarer son nom, il ne comprenait pas cela.

Le repas terminé, il se leva, attendant que les ouvriers se fussent retirés, et s'adressant à Madeleine : —Je vas te laisser avec le grand-père, ma petite fille, faut que j'aille à la ville, tout de suite. —Comment, père, aujourd'hui dimanche ? fit Madeleine surprise de cette décision brusque.

répondirent en mettant la main sur leurs épées. Seul, à l'écart, je demeurais silencieux; mes sentiments républicains faisaient bouillonner en moi une sorte de colère, bien que mon penchant m'entraînât vers le vainqueur des Pyramides. L'œil d'aigle de Bonaparte me chercha, me transperça. —Colonel, ordonna-t-il, venez ici.

Il m'entraîna dans son cabinet. —Vous, l'un des soutiens de la république, voulez-vous la laisser périr aux mains des avocats ? Unissez-vous à moi pour m'aider à la sauver.—Tenez, pour suivit-il en m'attirant vers la fenêtre et me montrant la cour de sa maison où quelques chevaux attendaient, tenez en main : N'est-ce pas un beau courlier que celui-là pour sauver la patrie des pourris et ensuite courir aux frontières terrasser l'ennemi de l'extérieur ?

J'étonnai un cri; Caleb était devant moi. Caleb, mon cher courlier d'Egypte ! Je reconnais sa manière de relever la tête et de remuer les naseaux en humant l'air; il frémissait comme s'il eût senti ma présence ! Bonaparte souriait. —Je vous le rends, me dit-il, comme un gage de mon estime et de ma confiance. —J'avais hâte de sortir pour aller embrasser et caresser mon camarade. —Où, m'écriai-je enivré de reconnaissance et de joie, j'en serai digne ! Allons, jetons les avocats à la rivière !...

—Où, m'écriai-je enivré de reconnaissance et de joie, j'en serai digne ! Allons, jetons les avocats à la rivière !...

L'inventeur de la pile électrique.

On a appris que le professeur Bunsen, l'inventeur de la pile électrique qui a rendu ce nom célèbre, était mort ces jours-ci à Heidelberg. La presse allemande lui a consacré des articles névrosologiques infiniment élogieux. Bunsen n'était pas moins estimé pour ses qualités morales que pour sa science. Sa modestie, son absence de morgue, sa bonhomie étaient passées en proverbe. Bunsen possédait un grand nombre d'Ordres et de décorations de tous pays. Il était, en outre, conseiller secret de première classe. Il avait droit par conséquent, au titre d'Excellence; mais il préférait qu'on n'en usât pas en lui parlant ou en lui écrivant. Quand un souverain se trouvait de passage à Heidelberg, Bunsen recevait régulièrement une invitation à dîner. Comme ces repas crémonieux l'ennuyaient fort, il s'habillait à la hâte, au dernier moment et ne manquait jamais d'arriver en retard, ayant oublié de s'orner de ses Ordres, négligence qui produisait un effet déplorable. Pour parer à cet inconvénient, la gouvernante du professeur s'avisa de déposer, une fois pour toutes, Ordres et décorations dans les poches du pantalon de drap noir de son maître. De la sorte Bunsen pouvait les agraffer sur sa poitrine tout en se rendant chez son hôte.

Un jour, lors du passage à Heidelberg d'un prince badois, Bunsen fit son entrée sans avoir songé à sortir les croix et les cravates entassées dans ses poches. Un de ses collègues le prit à part et lui fit remarquer son oubli. Alors Bunsen, portant sans se troubler la main à sa poche droite, en tira une poignée de décorations et, planté devant une glace, les disposa sur sa poitrine, cependant que les invités, toutes conversations cessantes, le regardaient avec stupeur. Mais Bunsen, de moins en moins troublé, sans se préoccuper de l'étonnement

—Où, ça t'étonne peut-être ? Eh ben, je vas te dire le fin mot; je m'en vas à la recherche de l'homme qui t'a sauvé, je veux savoir, quoi !... —Ah !... oui... ce monsieur !... Madeleine n'en dit pas davantage, mais sans pouvoir s'expliquer pourquoi, elle se sentit rougir soudain et se détourna pour dissimuler son embarras, et pendant que le fermier se rendait dans sa tête un projet qu'il allait bientôt mettre à exécution. La disparition subite du sauveur de sa fille l'intriguait au plus haut point. Avec la curiosité, naturelle en somme, des gens de la campagne dont la prudence est toujours en éveil, et qui redoutent par tradition et par instinct la venue ou l'ingérence des étrangers dans leurs intérieurs, il voulait absolument savoir qui était cet homme, ce qu'il faisait et d'où il venait. Sa fille lui avait raconté que l'inconnu avait refusé de déclarer son nom, il ne comprenait pas cela.

Le repas terminé, il se leva, attendant que les ouvriers se fussent retirés, et s'adressant à Madeleine : —Je vas te laisser avec le grand-père, ma petite fille, faut que j'aille à la ville, tout de suite. —Comment, père, aujourd'hui dimanche ? fit Madeleine surprise de cette décision brusque.

tailles épais qui commencent à la lièvre du chemin et s'étendent vers la Pierre-aux-Fées. Là, elle s'assit, les yeux tournés vers le village de Blesmes, comme si elle espérait en voir surgir quelque chose ou quelqu'un qui vint enfin donner à sa rêverie mélancolique un aliment nouveau, ou un corps distinct. Et tout à coup, elle eut la sensation aiguë qu'un homme était derrière elle qui l'observait. C'est là un phénomène de suggestion magnétique fréquent et qu'éprouvent surtout les natures nerveuses.

Il suffit qu'un regard se fixe en une concentration d'unique pensée sur un individu, même à quelques mètres de distance, pour que celui-ci soit appelé — c'est le terme exact — à se retourner, en dépit même de sa volonté. Madeleine avait violemment cette suggestion, elle se retourna.

Près d'elle se tenait Marcel, dont le regard luisant l'enveloppait tout d'une admiration, ou mieux d'une convoitise ardente, passionnée. —Je vous ai surprise, dit-il la voix plus douce qu'à l'habitude. Vous songiez, vous êtes un peu découverte, et l'ennui vous gagne peut-être ? —C'est vrai, monsieur, répliqua-t-elle en se levant, je songais et votre présence a rompu le charme; je ne rêve plus.

Evitez la Lassitude... VIN MARIANI... Tantaque célèbre dans le monde entier... CHEZ TOUS LES PHARMACIENS... Evitez les Substitutions... MARIANI & CIE 55 W. 15TH ST. NEW YORK.

que provoquait sa conduite : «J'en ai encore autant dans la poche gauche,» fit-il. Et silencieux, calme et digne, il acheva de se paviser.

AMUSEMENTS. WEST END.

Beaucoup de monde au West End, depuis le commencement de cette semaine.

L'orchestre Paolotti a obtenu son succès accoutumé. Hier le programme du concert était très habilement varié. On a beaucoup applaudi des fantaisies fort bien arrangées sur les motifs favoris de «Faust», de «Pêche et Paysan» et des mélodies tirées des œuvres de Souza. Voilà pour la partie musicale.

Les variétés ont aussi vivement intéressé le public, notamment les vus exhibées par le professeur Rodd avec son vitraphage.

Miss Kittie Leslie et Frank Chalmers ont obtenu leur succès accoutumé — une semaine qui commence bien.

CRESCENT THEATRE.

La seconde semaine qui vient de commencer au Crescent ne ressemble nullement à la première. «Have You Seen Smith?» était une comédie assez innocente, qui n'avait d'autre but que de nous amuser. «The Sidewalks of New York» (Les trottoirs de New York), ont une toute autre prétention. C'est un drame très corsé, plein d'événements imprévus, de scènes à sensation, de nature à étonner vivement le public. Cela ne se raconte pas; il faut assister au drame, en suivre les péripéties pour en comprendre toute la portée. Il y a là des coups de théâtre qui sont bien faits pour attirer le public.

«The Sidewalks of New York» ont enlevé d'emblée les applaudissements du public. Ben nombre de nos lecteurs voudront voir ce drame qui est très mouvementé, très intéressant, et nous connaissons des personnes qui, ayant assisté à une des deux premières, ont la ferme intention d'y retourner pour se rendre un compte exact de ses péripéties.

MOTS POUR RIRE.

Contran s'ennuie à la campagne et s'ingénie pour y tuer le temps.

L'autre jour, il entre au bureau de poste, dont la receveuse est passablement jolie. —Avez-vous des lettres pour moi ? demanda-t-il. —Non, monsieur. —Alors, si vous le voulez bien, je vais attendre qu'il en vienne. Et il s'installe devant le guichet.

La Moulardière arrive pour déjeuner chez des amis avec, sous le bras, un énorme cantaloup. —Voilà, dit-il, un melon de mon jardin; j'ai tenu à le porter moi-même, et, ma foi, j'en ai ma charge.

La maîtresse de la maison, avec son plus aimable sourire : —Ce bon M. La Moulardière ! Toi-même prêt à payer de sa personne !

DEPECHE S

Télégraphiques

Le nouveau ministre du Nicaragua à Washington.

Washington, 11 septembre.—Senior Luis F. Corea a été présenté aujourd'hui au président McKinley en qualité de ministre du Nicaragua nouvellement accrédité.

Le sous-secrétaire d'état McAdiee accompagné le nouveau ministre à la Maison Blanche. Il y a eu un échange de félicitations entre le Président et le nouveau ministre, félicitations dont le caractère habituel, en présence de la prétendue désaffection des pays de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud en conséquence des progrès du formidable colosse du nord.

On a remarqué que M. Corea a profité de cette occasion pour parler du développement et de l'extension des relations entre les Etats-Unis et le Nicaragua, principalement au point de vue commercial.

Quoiqu'il n'y ait pas d'allusion directe au Canal du Nicaragua, il est certain que la position de M. Corea lui donnera beaucoup à faire à cet égard, et, en outre, on sait qu'il a reçu de son gouvernement des instructions lui permettant de coopérer librement avec les autorités des Etats-Unis.

La convention des commissaires d'Agriculture des Etats du Sud à Atlanta.

Atlanta, Géorgie, 11 septembre.—A cause de l'existence de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans la convention des commissaires d'agriculture des Etats du Sud qui devait se tenir dans cette ville le 20 septembre prochain, se tiendra le 24 octobre à Atlanta.

Ce déplacement annoncé par le commissaire d'agriculture de la Géorgie, M. O. B. Stevens.

Messager d'une mission française par les Touaregs.

Tripoli, Tripolitaine, 11 septembre.—Un courrier arrivé à Tripoli annonce que la mission française conduite par le docteur Fourreau et le commandant Lamy a été annihilée. Il dit que la mission a été attaquée par d'immenses forces de Touaregs qui, après avoir subi des pertes terribles, ont passé par les armes tous les membres de l'expédition.

Le 22 mars de cette année une dépêche envoyée d'Alger à Paris annonçait qu'un parti de Touaregs avait attaqué une expédition européenne en route pour Air, dans le Sahara, que cent hommes avaient été tués et qu'une partie de la caravane était tombée aux mains des Arabes. On ajoutait que l'expédition attaquée devait être celle de Fourreau et Lamy, mais le 23 mars des dépêches officielles arrivaient à Paris de Biskra, une ville située à 214 milles au sud est d'Alger, établissant que l'expédition Fourreau-Lamy était arrivée à Agades plusieurs mois plus tôt, et que conséquemment elle n'avait pu être massacrée par les Touaregs.

Les Allemands et l'Exposition.

Berlin, Allemagne, 11 septembre.—Le bruit courait qu'un comité de grands manufacturiers se forme dans le but d'empêcher les Allemands de participer à l'exposition de 1900.

«Le Temps» et le verdict de la cour martiale de Rennes.

Paris, France, 11 septembre.—Commentent le verdict de la cour martiale de Rennes dans l'affaire Dreyfus, «Le Temps» dit aujourd'hui que tous les bons citoyens ont été divisés à ce sujet s'accorderont pour désirer que le jugement trouve une ère de paix et de repos pour la France, qui est loin d'être incompatible avec le jugement.

Continuant, «Le Temps» dit : Nous croyons fortement que si les juges n'ont pas accordé à Dreyfus le bénéfice du doute, ils l'ont indiqué dans l'admission de circonstances atténuantes, pour des considérations étrangères à l'affaire, au-dessus de toutes les déclarations imprévues de la campagne de révision dirigée contre les généraux. Il est cependant possible que Dreyfus n'en perde pas le bénéfice. Il serait suffisant que le chef de l'état signe un pardon. Cette solution ramènerait la pacification dont la France a besoin.

AU BRÉSIL.

Rio de Janeiro, Brésil, 11 septembre.—Le gouvernement brésilien proteste contre la vente des terres du duc de Saxe au gouvernement allemand. Les autorités de Rio de Janeiro sont informées que le gouvernement brésilien a envoyé une division de troupes pour occuper Acre.

Le tribunal suprême a accordé l'habes corpus aux prisonniers internés à Mattio Grosso.

TEMPERATURE

Du 11 septembre 1899.

Thermomètre de S. & L. CHEVALER, Opticien. No 148 rue de la Harpe. Entre l'Arche et les Barmes.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 11 septembre 1899.

L'échage à 9 heures A. M.

Table with 4 columns: Station, Pêche la nuit, Pêche le jour, Changement dans le débit. Lists various stations like St. Paul, St. Louis, etc.

PRONOSTIC

Il n'y aura pas de changement dans l'échage des rivières dans ce district, mais le total de la baisse lentement continuera pendant deux ou trois jours.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur.

MARDI, 12 SEPTEMBRE 1899.

Haut du Seuve—ST-JAMES à 12 M. Madisonville—NEW CAMELIA à 4 P. M. Rivière Ouachita—OUACHITA à 5 P. M. Grand Lake et Bend—NATCHEZ à 6 P. M.

MERCREDI, 13 SEPTEMBRE 1899.

Old Landing—NEW CAMELIA à 8 A. M. Bas du Seuve—LOUISIE à 11 A. M. Haut du Seuve—MABEL COMEAU à 12 M. Bayou Lafourche—LAFOURCHE à 12 M. Suwayou et Bend—SUNRISE à 5 P. M.

Feuilleton

—DE— L'Abéille de la N. O.

11 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE

MATERNELLE

PAR HENRI GERMAIN.

PREMIÈRE PARTIE.

II. ENFANT TROUVÉ.

Suite.

—Bon, fit Dallebois, qu'est-ce qu'il faisait chez Adolphe Ché-

—Bon, fit Dallebois, qu'est-ce qu'il faisait chez Adolphe Ché-

—Bon, fit Dallebois, qu'est-ce qu'il faisait chez Adolphe Ché-

—Bon, fit Dallebois, qu'est-ce qu'il faisait chez Adolphe Ché-

—Bon, fit Dallebois, qu'est-ce qu'il faisait chez Adolphe Ché-

—Bon, fit Dallebois, qu'est-ce qu'il faisait chez Adolphe Ché-

—Bon, fit Dallebois, qu'est-ce qu'il faisait chez Adolphe Ché-